

« Expulsés, oubliés ? »

Dans la mémoire collective allemande, la thématique des expulsés est surtout associée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et pourtant il est aussi ancien que l'humanité elle-même. Un épisode de cette histoire sans fin est celui des « Allemands de souche » chassés d'Alsace-Lorraine entre 1918 et 1922. L'Alsacien Jean-Louis Spieser leur a consacré un livre.

Ils furent environ 130 000 qui, après la Première Guerre mondiale, durent faire leurs valises, quitter leur maison et leur appartement et abandonner en l'espace de quelques jours le pays qui était devenu leur patrie, chassés de chez eux dans l'opprobre et la honte ; ce fut le cas du petit garçon du village de Kiffis, à l'extrême sud de l'Alsace, à la frontière suisse. « On nous a chassés de l'école et on nous a jeté des pierres », écrivait-il à son père prisonnier en France.

Kiffis fut en 1980, l'une des premières affectations du jeune enseignant Jean-Louis Spieser, à qui revint alors une image de sa propre enfance : celle de l'arrivée de gens, n'ayant pour tout bien qu'une petite valise, dans le port de Marseille. « Ces pauvres gens ont tout perdu! », lui avait expliqué sa grand-mère à l'époque en dialecte alsacien. Les pauvres gens en question, qui avaient tout perdu du jour au lendemain, étaient les « Pieds-noirs », les Français expulsés de l'Algérie devenue indépendante.

Au centre : l'être humain

L'histoire de sa région est la grande passion de l'Alsacien Jean-Louis Spieser, qui, et pas seulement depuis sa retraite, a publié, en plus de livres pour enfants, une série impressionnante d'ouvrages historiques. Il aime manifestement aussi aller à contre-courant, mettre en lumière des contradictions et compléter les lacunes de l'historiographie officielle par sa propre vision des choses. Le fait qu'en avril de l'année dernière ait eu lieu une grande cérémonie commémorative œcuménique en l'honneur des Malgré-nous, ces jeunes Alsaciens et Lorrains contraints de servir dans la Wehrmacht allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, est dû en grande partie à sa persévérance : Un office religieux dans la France laïque et républicaine ? En principe impensable, pourtant la cathédrale de Strasbourg était pleine à craquer.

Qu'il s'intéresse aux Malgré-nous, à la guerre franco-allemande de 1870-1871 ou à la Première Guerre mondiale, ce sont toujours les êtres humains et les traces qu'ils ont laissées qui sont au centre de son travail. C'est encore le cas cette fois-ci, raison pour laquelle il souligne dans la préface de sa dernière publication, forte de 540 pages, qu'il ne s'agit nullement d'une étude scientifique, mais du travail d'un amateur passionné.

Le nom Döderlein

Cette fois encore, il met au jour les contradictions entre la version officielle et la réalité : « Dans tous les territoires évacués par les troupes ennemies, toute évacuation des habitants sera interdite. Aucun dommage ni atteinte à la personne ou aux biens des habitants ne sera causé. Personne ne sera poursuivi pour des infractions commises avant la signature de l'armistice. » Le livre cite ainsi, dès le début, en allemand et en français, l'article 6 de l'accord d'armistice du 11 novembre 1918. Les pages suivantes, enrichies d'une abondante iconographie, montrent que les choses se sont déroulées autrement

Certes, il existe le *Wissenschaftliche Institut der Elsass-Lothringer im Reich* (Institut scientifique des Alsaciens-Lorrains dans le Reich) fondé en 1921 dans le but de « cultiver les intérêts économiques et culturels communs des Alsaciens-Lorrains dans le Reich, à l'exclusion de toute ambition politique ». Ses fonds ont été confiés en 1963, sous forme de prêt permanent, à la bibliothèque municipale et universitaire de Francfort-sur-le-Main. En 2026, le site Internet indique que « Le fonds n'est pas inventorié ».

L'un des historiens qui s'y aventurent malgré tout, de temps à autre, a publié en 2016 une thèse à l'université Concordia de Montréal, au Canada. Son titre : « Un pivot de l'histoire? – La société alsacienne-lorraine et les sorties ambiguës de la Première Guerre mondiale (1918-1919) ». Le nom de celui qui démontre que la situation de la société alsacienne-lorraine après la fin de la Première Guerre mondiale constitue un moment décisif de l'histoire est Sebastian Döderlein. Il porte le même que le zoologue Ludwig Döderlein, originaire de Bergzabern, qui, en tant que directeur, dirigea la construction du nouveau musée zoologique de Strasbourg ; il resta attaché à l'institution pendant quarante ans mais dut quitter l'Alsace précipitamment en 1919. Ses collections tout comme sa fortune personnelle furent confisquées.

Le regard rétrospectif d'Alfred Döblin

L'atmosphère confuse, empreinte de méfiance mutuelle, voire de haine, dans laquelle des aventuriers faisaient leurs affaires et des révolutionnaires sentaient souffler un vent nouveau, est décrite avec une grande maîtrise littéraire par Alfred Döblin dès le premier volume de sa trilogie de Novembre, « *Bürger und Soldaten* » (Bourgeois et soldats). Ce premier volume fut écrit rétrospectivement, en 1933, durant l'exil parisien de l'écrivain et médecin, qui s'était engagé volontairement dans l'armée en 1914 et avait travaillé d'abord à Sarreguemines puis à Haguenau également comme médecin civil. Le livre *November 1918* est tombé dans l'oubli, tout comme le destin des expulsés d'Alsace-Lorraine entre 1918 et 1922 a été éclipsé par des vagues d'expulsions ultérieures.

Le chroniqueur de longue date de la *Rheinpfalz*, Martin Graff, décédé en 2021, originaire de la vallée de Munster en Alsace, transformée en champ de bataille durant la Première Guerre mondiale, s'est lui aussi penché à maintes reprises sur l'histoire de personnes que les nationalismes de Paris et de Berlin déplaçaient comme des pièces sur un échiquier. L'une des histoires les plus émouvantes qu'il a mises au jour, et qui est également évoquée chez Jean-Louis Spieser, est celle de la famille Siebler-Ferry, racontée par lui et par Herta Siebler-Ferry (née en 1924), aujourd'hui décédée, dans l'un des feuilletons radiophoniques en dialecte produits par la SWR. « *1918 Abschied* » (1918 Le Départ) raconte l'histoire du «*Schwowalade*», (magasin allemand), le commerce que les grands-parents de Herta tenaient sur la place Gutenberg à Strasbourg, et comment la famille fut ensuite chassée de la ville. Tous avaient la mauvaise carte d'identité, celle de la catégorie D.

Après l'armistice, les autorités redevenues françaises répartirent la population en quatre catégories : A signifiait que tant les parents que les grands-parents étaient alsaciens ou lorrains, dans les catégories B et C, la classification devenait déjà plus complexe, avec les combinaisons les plus diverses. Dans la catégorie D, en revanche, c'était de nouveau simple : tous les ancêtres étaient allemands. Dehors !...Même si les générations qui avaient grandi là depuis 1871 ne reconnaissaient en aucune autre région leur chez-eux.

Les rapatriés disparaissent

Mais alors, où aller ? Là où vivaient encore des proches. Dans le cas de l'assistant principal des chemins de fer Johann Gilcher, qu'on appelait depuis longtemps Jean, ce fut Wolfstein, dans la vallée de la Lauter. Là encore juste le destin d'un individu, l'un des quelque 130 000 personnes qui revinrent, comme plus tard les Pieds-noirs d'Algérie, et qui disparurent ensuite dans la masse de la population d'un pays secoué par la révolution et la détresse économique. Certes, des actions d'aide aux réfugiés furent mises en place, mais on avait probablement d'autres préoccupations que de s'occuper tout spécialement de ces nouveaux arrivants.

Lorsqu'elle revint en 1919 dans le Palatinat avec les enfants encore en vie, un fils et deux filles, la famille de l'assistant principal des chemins de fer avait subi auparavant la perte de leur fils aîné en 1917, dans la lointaine Biélorussie. On ne les accueillit sans doute pas à bras ouverts. « Nous avons habité dans la plus petite maison de la ruelle d'en bas », se souvint plus tard le fils, qui avait alors tout juste 17 ans et avait échappé de justesse à l'envoi dans les tranchées.

La lutte pour la survie quotidienne, l'expulsion ressentie jour après jour comme une injustice par tous ceux qui avaient subi un sort semblable, ont peut-être constitué, bien plus qu'on ne l'a admis jusqu'à présent, le terreau du nouveau mouvement d'un certain Adolf Hitler. Il s'agit très probablement de ce que Sebastian Döderlein appelle un moment décisif de l'histoire. Le livre de Jean-Louis Spieser apporte de nouveaux arguments qui confortent cette thèse .

Dagmar Gilcher